

LA CEINTURE DE NOCES.

ARGUMENT.

Owenn Glendour, noble gallois, qui descendait des anciens chefs bretons de la Cambrie, résolu de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre, avait mis son espoir dans l'appui de la France. Cet espoir, souvent conçu par ses prédécesseurs, mais toujours trompé, se réalisa enfin, grâce à l'intervention fraternelle des Bretons d'Armorique. Une assez grande flotte partit de Brest, sous les ordres de Jean de Rieuk, ou Rieux, comme les Français appelaient le maréchal de Bretagne, et alla rejoindre les Gallois, réunis au nombre de dix mille hommes, près de Kervarzin (1405).

Après divers succès qui déterminèrent l'armée anglaise à la retraite, les Bretons d'Armorique revinrent dans leur pays, se vantant d'avoir fait une campagne que, de mémoire d'homme, aucun roi de France n'avait osé faire¹. L'anecdote qu'on va lire regarde cette expédition; je la tiens du même paysan qui m'a chanté le *Vassal de du Guesclîn*.

¹ Quod non attentaverant facere reges Franciæ ex memoria hominum. (D. Lobineau, t. II, p. 566.)

XXXII

SEIZEN EURED.

(Ies Kerne.)

I.

Antronoz ma oann dimet e oann-me kemennet ;
 Da heulia baron Riek oa red d'in-me monet ;
 Da heulia 'nn otrou baron ha da dreuzi ar mor,
 O klask harpa, mar geller, bar Bretoned-tre-mor.

— Deuz gan-i-me, va floc'hik, war ar mez da vale ;
 Me a renk-me kimiada gand ma mestrez fete ;
 Me a renk-me kimiada fenez gand ma mestrez,
 Pe ma c'halon a ranno em c'hreiz gand ann enkrez. —

Dre ma tosteo ouz ker nemet krena na re ;
 Pa eaz tre barz ann ti he galon a bike.
 — Tostait, va otrou ker, ha deut etal ann tan ;
 Me ia da oza d'hoc'h-hu brema souden askoan.

— Sal-ho-kraz, va moerep goz, askoan ne c'houlann ket,
 Nemet komza ouz ho merc'h, mar bez d'in otrect. —
 Ann itron dal 'm'he glevaz, a dennaz he boutou,
 Hag a lammaz war ar bank war zoliou he lerou ;

Lammout eure war ar bank war azel ar gwele :
 — Dihun, ma merc'h Loida, ha sav deuz alese ;
 Dihun, ma merc'h, dihun mad, ha sav euz da wele ;
 Da gomz ouz da zen-iaouank zo erruet ame. —

Oa ked ar ger achuet, hi a lammaz buhan,
 Difasket he bleo peur-zu war he di-skoa gwenn-kann :
 — Siouaz d'in, va c'haredik, siouaz d'in Loida,
 Me a renk mont war ar mor, ma a renk kimiada.

XXXII

LA CEINTURE DE NOCES.

(Dialecte de Cornouaille.)

I.

Le lendemain de mes fiançailles je reçus l'ordre de marcher, de marcher à la suite du baron de Rieux ; à la suite du seigneur baron, et de passer la mer pour aller soutenir, si possible, l'essaim des Bretons d'outre-mer.

— Viens avec moi, mon page, à la campagne ; il faut que je prenne aujourd'hui congé de ma fiancée ; il faut que je prenne congé de ma fiancée ce soir même, ou bien mon cœur se brisera de chagrin dans ma poitrine. —

A mesure qu'il approchait du manoir, il ne faisait que trembler ; quand il entra dans la maison, son cœur battait avec violence.

— Approchez, cher sire, approchez-vous du feu ; je vais vous préparer une collation.

— Merci, ma vieille tante, je ne veux point collationner, mais seulement parler à votre fille, si vous le permettez. —

Quand la dame l'ouït, elle ôta ses chaussures, et monta sur ses bas sur le banc du lit ;

Elle monta sur le banc, et se penchant au bord du lit :

— Réveille-toi, mon Aloïda, et lève-toi ; réveille-toi, ma fille, réveille-toi vite, et sors de ton lit ; viens parler à ton amoureux qui vient d'arriver. —

A ces mots, la jeune fille s'élança hors du lit, ses cheveux noirs de jais flottants sur ses épaules blanches comme neige :

— Hélas ! ma douce amie, hélas ! Aloïda, il faut que je m'embarque, il faut que je vous quitte.

Me a renk mont da vro-Zaoz da'heul ost ar baron,
 N'euz nemed Doue a oar mar zo keun em c'halon.
 — Ilan Doue ! ma den-iaouank, na eet ket war ann dour !
 Ann avel a zo edro hag ar mor zo traitour.

Ma teufe d'hoc'h da vervel, petra ve ac'banon ?
 O kahout kelou ouz-hoc'h rannafe ma c'halon ;
 O vonet gand ann ojou deuz ann eil lonch d'e-benn :
 — Klevet hoc'h-euz, merdaidi, klevet roud euz ma den ? —

Ar plac'h iaouang a wele ; hen en deuz he freget :
 — Tevet, tevet, Loida, ouz in na welet ket,
 Eur zeien a zasinn d'hoc'h demeuz glaz-aleuret,
 Eur zeien eured e vouk hag hi rumenluiet. —

Neb a wele ar marc'hek 'm he gaonze tal am tan,
 He vuia-karet soublik war benn he c'hlin gaut han,
 Gant hi e kerc'hen he c'houg he divrec'h, o wela,
 Heb laret ger, o c'hortoz ann de da gimiada.

Ha pa baraz ar goulou, ar marc'heg a lare :
 — Kana a ra ar c'hillok, ma dous, chetu ann de.
 — Ne c'hall ! va vuia-karet, ne c'hall ! gaou a lavar ;
 Nemed al loar war ar roz, nemed al loar a bar. —

— Sal-ho-kraz, me wel ann heol dre volzennou ann nor ;
 Pred eo d'i-me kimiada, pred eo d'in mont war vor. —
 Hag hen kuit ; ha tre' ma ee gregache ar biked :
 » Evid ar mor bout traitour, traitouroc'h ar merc'hed. »

II.

Da wel-Iann-dibun-ann-est, ar plac'h a lavare :
 — Pell war ar mor e weliz deuz beg menez Are,
 Pell war ar mor e weliz eul lestr hag hen war var ;
 Hini oa war ann aroz hennez hini am c'har.

Il faut que j'aïlle en Angleterre, que je suive l'armée du baron ; Dieu seul sait ce que j'ai de chagrin au cœur.

— Au nom du ciel ! mon amoureux, ne vous embarquez pas ! le vent est changeant et la mer est traitresse !

Si vous veniez à mourir, que deviendrais-je ? Dans l'impatience de recevoir de vos nouvelles, mon cœur se briserait ; j'irais tout le long du rivage, d'une chaumière à l'autre : — Avez-vous entendu parler, mariniers, entendu parler de mon fiancé ? —

La jeune fille pleurait ; il essaya de la consoler :

— Taisez-vous, taisez-vous, Aloïda, ne pleurez pas sur moi ; je vous rapporterai une ceinture d'au delà de la mer, une ceinture de nocés de pourpre, étincelante de rubis. —

On eût vu le chevalier assis près du feu, sa bien-aimée sur ses genoux, la tête penchée, les deux bras passés autour de son cou, pleurant, en silence, dans l'attente du jour qui devait le séparer d'elle.

Quand l'aurore vint à paraître, le chevalier lui dit : — Le coq chante, ma belle, voici le jour. — Impossible ! mon doux ami, impossible ; il nous trompe ; c'est la lune qui luit, qui luit sur la colline.

— Sauf votre grâce, j'aperçois le soleil à travers les fentes de la porte ; il est temps que je vous quitte, il est temps que j'aïlle m'embarquer. —

Et il s'éloigna ; et sur son passage les pies caquetaient : « Si la mer est traitresse, les femmes le sont bien plus ! »

II.

A la Saint-Jean d'automne, la jeune fille disait :

— J'ai vu au loin sur la mer, du haut des montagues d'Aréz ; j'ai vu au loin sur la mer un navire en danger ; et debout sur l'arrière était celui qui m'aime.

392

Gant han eur glevn enn he zorn, hag hen e gwall stourmad;
 Tud varo endro d'ezhan, he roched leun a c'hoad.
 Achu e gand ma den paour ! achu ! a lavare. —
 Ha d'ann eginat neve oa dimet adarre.

Ken a oe kaset kelou, kelou mad dre ar vro :
 — Achuet eo ar brezel ! deut ar marc'heg endro !
 Deut eo endro d'ar maner, hag hen dreco ha divank ;
 Mont a ra enn noz genta da ved he blac'h iaouank. —

Dre ma 'tostee ouz ker 'gleve son ar c'houtou,
 Luc'ha wele ar maner gand ar goulouennou :
 — Eginanerien laouen, ha pa m'hoc'h war vale,
 Pez a vad e lec'h hoc'h bet ? pe son a glevann-me ?

— Son ar c'houtourien, otrou, o sini daou ha daou :
 « Ema ar zouben dre lez o vont war ann treujaou ; »
 Son ar c'houtourien, a-vad, o sini tri a tri :
 « Ema ar zouben dre lez o vont tre barz ann ti. »—

III.

Pa oa peorien ann eured ouz ann dol er maner,
 Errnaz cunn truant kez o c'houlenn digemer.
 — Ha me hallfe kaout boed ha bout digemeret,
 Chetu ann abarde-noz, n'ouzonn pelec'h monet.

— Eleal, paour kez truant, digemer e kefet.
 Ha kevret gand ar re all aman e koaniet ;
 Tostait eta, den mad, ha deut tre barz ann ti,
 Va fried kerkent ha me ni ia d'ho servichi. —

Benn ar c'henta diaze, hi e deuz goulennet :
 — Petra c'hoary gen-hoc'h, paour kez, ha pa na zanset ket ?

Il tenait à la main une épée ; il était engagé dans un combat terrible ; il était entouré de morts, et sa chemise pleine de sang. C'en est fait de mon pauvre ami ! c'en est fait ! disait-elle. — Et aux prochaines étrennes elle était fiancée à un autre.

Cependant des nouvelles, d'heureuses nouvelles arrivèrent au pays :

— La guerre est terminée ! le chevalier est de retour ! Il est de retour chez lui, le cœur gai et dispos, et, dès ce soir, il part pour aller revoir sa fiancée. —

Comme il approchait, il entendit le son des rotes, et vit rayonner le manoir de l'éclat des lumières :

— *Étrenneurs* joyeux qui courez les campagnes, qu'y a-t-il de bon au manoir d'où vous sortez ? qu'est-ce que cette musique que j'entends ?

— Ce sont les joueurs de rote, seigneur, qui jouent deux à deux : « Voilà la soupe au lait (des nouveaux mariés) qui passe le seuil de la porte. » Ce sont les joueurs de rote, qui jouent trois à trois : « Voilà la soupe au lait qui entre en la maison ! »

III.

Or, comme les mendiants, invités à la noce, étaient à table, au manoir, arriva un pauvre truand demandant l'hospitalité.

— Pourriez-vous me donner à manger et à coucher ; voici la nuit, je ne sais où aller.

— Sûrement, pauvre cher truand, on vous donnera à coucher, et, de plus, vous souperez à table avec les autres : approchez donc, brave homme ; entrez dans la maison ; mon mari et moi nous allons vous servir. —

Au tour de danse qui suivit le premier service, la mariée lui demanda : — Qu'avez-vous, mon pauvre homme, que vous ne

594

— Netra c'hoarv gen-in, itron, pa na zansann ket-me,
Nemet sabatuet onn gand skuizder o vale. —

Benn ann eilved diaze e c'houlennaz gant han :
— Skuiz em 'oc'h ato, den mad, pa na zanset breman ?
— Skuiz em onn ato, a-vad, pa na zansann, itron,
Skuiz em onn, hag ouspenn-ze tenn eo war ma c'halon. —

Benn ann deirved diaze, enn eur c'hoarzin e-leal,
Hi ha lavaraz d'ezhan : deut gen-in da zausal.
— Houn-nez zo d'in eunn inor ha na zellecann ket,
Hogen na inn d'ho tinac'h, na den seven e-bet. —

Ha tra ma oant gand ar bal, war he zu o stoui,
'Grosmolaz e pleg he skouarn, o c'hoarzin-glaz out hi :
— Pale'ma ar gwalen aour poa bet digan-i-me,
War dreuzou-nor ar zall-ma, bloa zo, de evid de? —

Hag hi kroaza he daouarn o sellet tre ma 'nn ec'h :
— Bete vreman, ma Doue, am boa bevet dinec'h !
Me venne oann intanvez ha bez d'in daou bried !
— Gwall vennet oc'h-euz, va dous, n'ec'h euz hini e-bet ! —

Hag hen da denn eur c'hour-glenv deuz didan he jupen,
Ha da skei gand ann itron bete poul he c'herc'hen,
Ken e teuaz da stoui war he daoulin soublik :
— Ma Doue, 'me, ma Doue ! — hag hi da vervel-mik.

IV.

E Daoulaz zo eur werc'hez e iliz 'nu abatti
Eur zeien glazaleuret rumenluiet gat-hi :
Ma ec'h euz c'hoant da c'houzout piou en deuz hi gwestlet.
Goul gand ar manac'h nec'het zo a-is hi stouet.

dancez pas ? — Rien, ma dame ; si je ne danse pas, c'est que je suis étourdi par la fatigue du chemin. —

Au second tour de danse, la mariée lui demanda encore : — Vous êtes donc toujours las, brave homme, que vous ne dancez pas ? — Oui, ma dame, je suis toujours las ; je suis las et de plus j'ai un poids sur le cœur. —

Au troisième tour de danse, souriant d'une façon charmante, elle lui dit : Venez danser avec moi. — C'est un honneur que je ne mérite point ; cependant je l'accepte ; personne n'aurait l'impolitesse de ne pas accepter. —

Or, tandis qu'ils dansaient, se penchant vers elle, il lui murmura à l'oreille, en riant d'un rire verdâtre : — Qu'avez-vous fait de la bague d'or que vous reçûtes de moi, au seuil de la porte de cette salle même, il y a un an jour pour jour ? —

Elle joignit les mains en élevant les yeux au ciel, et s'écria : — Mon Dieu ! jusqu'ici j'avais vécu sans chagrin, je pensais être veuve, et voilà que j'ai deux maris ! — Vous pensiez mal, ma belle, vous n'en avez aucun ! —

Et il tira un poignard qu'il tenait caché sous sa veste, et il en frappa la dame au cœur si violemment, qu'elle tomba sur ses deux genoux, la tête penchée : — Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! — Et elle mourut.

IV.

Dans l'église de l'abbaye de Daoulaz, il est une statue de la Vierge portant une ceinture étincelante de rubis venue d'au delà de la mer. Si tu désires savoir qui lui en a fait don, demande au moine repentant qui est prosterné à ses pieds.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette façon de dire que le chevalier, trahi dans ses affections terrestres, tourna ses pensées vers le ciel en prenant la Vierge pour dame, est ingénieuse et charmante. La manière dont il apprend son malheur par la rencontre fortuite des joyeux *étrenneurs* n'est pas moins curieuse. On donne le nom d'*étrenneurs* à des mendiants qui se réunissent toutes les nuits par troupes, à l'époque de Noël, en plusieurs cantons des montagnes, et vont de village en village demander l'aumône, en chantant une chanson dont le refrain est : *Eghinad d'él eghinad d'él* par contraction, *Eghina' né* (Étrennes à moi! étrennes à moi!) lequel refrain, changé en *Aguilaneuf*, hors de la Bretagne, devait faire longtemps le désespoir des étymologistes. Leur quête achevée, les pauvres la chargent sur un vieux cheval, et l'apportent chez l'un d'entre eux, où ils font festin.

Mais la fiancée crut-elle véritablement à la mort du chevalier? ne mentait-elle pas, en peignant le combat naval où il devait avoir péri? Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'année même dont il est question, une flotte bretonne battit une flotte anglaise à quelques lieues de Brest. « Le combat fut terrible, dit l'historien célèbre des ducs de Bourgogne, et animé par la vieille haine réciproque des Anglais et des Bretons. » Le chevalier pouvait s'y trouver. Son séjour et celui de ses compagnons de guerre chez les Bretons-du pays de Galles expliqueraient aussi pourquoi l'on rencontre dans notre ballade une strophe tout entière d'une chanson nouvellement composée, et très en vogue chez les Gallois à l'époque où il y était. Le héros et l'auteur de la chanson galloise, qui est le barde Daviz-ap-Gwilym, joue un rôle semblable à celui du héros de la ballade bretonne, quand ce dernier prend congé de sa maîtresse : « — Ma charmante, lui dit-il, ô toi qui brilles comme les champs que blanchit le duvet des plantes, j'aperçois la lumière du jour à travers les fentes de ta porte. — C'est la nouvelle lune, et les étoiles qui scintillent, et la réflexion de leurs rayons sur les piliers. — Non, ma belle, le soleil luit; il fait grand jour. » Le génie de Shakspeare devait éterniser cette scène dans *Roméo et Juliette* :

'Tis not the lark it is the nightingale.

- 22 -



- mor, Eunn a - larc'h, eunn a - larc'h tre -



mor, War lein tour moal kas-tel Ar - mor!



Dinn, dinn, daon! d'ann em - gann; d'ann em - gann!



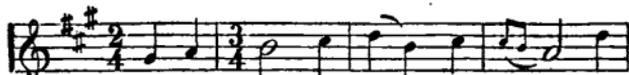
oh! Dinn, dinn, daon! d'ann em - gann a eann.

XXXII.

SEIZEN EURED.

Allegro.

An - tro - noz ma oann di



met, e oann-me ke - men - net; Da

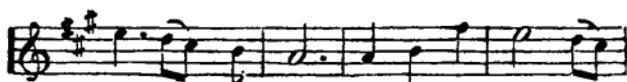


heu - lia ba ron Ri - ek oa

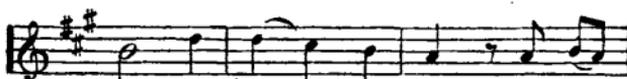


red d'in-me mo - net; Da heu-lia

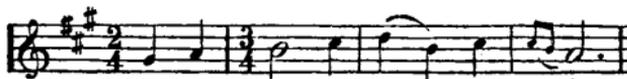
— 23 —



'nn o - trou ba - ron ha da dreu - zi - ar



mor, O klask har - pa, mar gel -



- ler, bar Bre - to - ned - tre - mor.

